



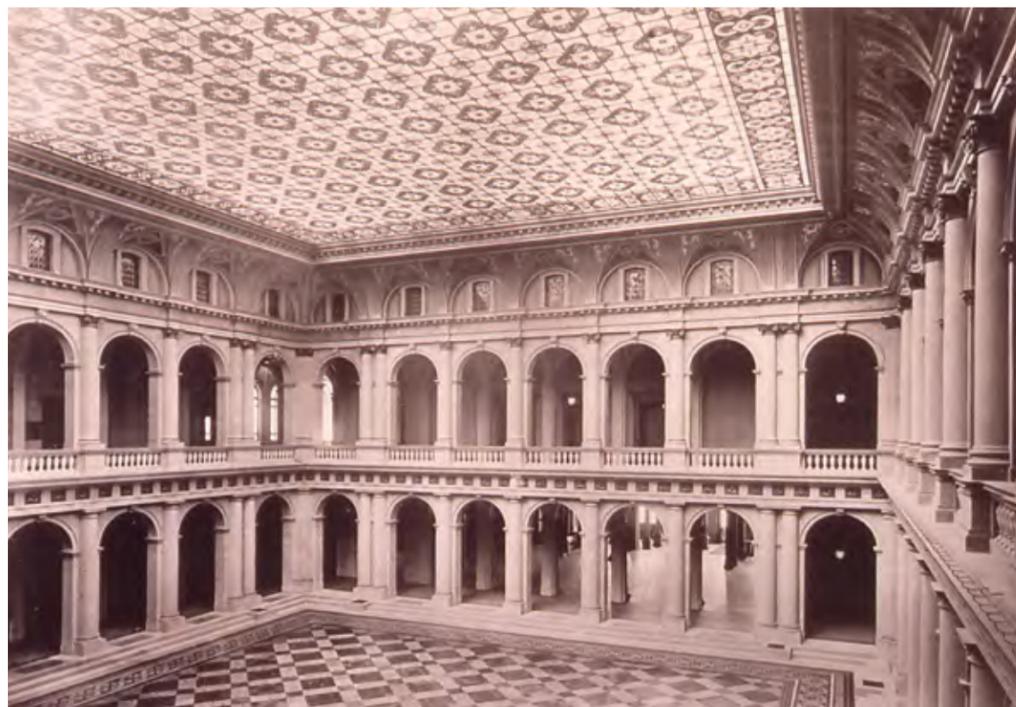
L'EXTENSION COMME LABORATOIRE

// LE TRAITÉ DE FRANCFORT ET SES CONSÉQUENCES

Le 19 juillet 1870, l'Empire français déclare la guerre à la Confédération de l'Allemagne du Nord. Le 4 août 1870, les forces armées allemandes passent la frontière à la rencontre des armées françaises. Le corps français d'Alsace est défait à Wissembourg et Froeschwiller. Les armées allemandes opèrent leur jonction en Lorraine, obligeant l'armée française à se retirer sur Metz, où elle est défaite au cours des deux batailles de Rezonville et de Saint-Privat (16 et 18 août). Le 10 août, l'armée allemande assiège Strasbourg.

Dès le mois d'août 1870, les deux départements d'Alsace et celui de Moselle sont réunis dans un *Reichsland*, ou Pays d'Empire, et placés sous l'autorité d'un *Statthalter*. Ils deviennent possession commune de tous les États du futur Empire allemand, dont la création est décidée lors des négociations interallemandes de novembre 1870 puis proclamée à Versailles en janvier 1871. La Constitution de l'Empire, qui reprend très largement celle de la Confédération de l'Allemagne du Nord, est adoptée le 16 avril 1871. Un mois plus tard, le traité de Francfort du 10 mai 1871 entérine la cession par la France de la quasi-totalité de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine à l'Allemagne¹³. La loi du 8 juin unit les nouveaux territoires sous le nom d'*Elsass-Lothringen* (Alsace-Lorraine) à l'Empire. À partir de 1873, la Constitution de l'Empire s'y applique. Les Alsaciens-Lorrains élisent des députés au Parlement d'Empire, le *Reichstag*, au suffrage universel.

Le palais du Rhin depuis l'hôtel des postes.



Vue intérieure de la cour vitrée (actuelle « Aula ») du Palais universitaire.
Extraite de : Otto Warth, *Das Kollegien-Gebäude der Kaiser Wilhelms-Universität zu Strassburg*, Kehl, 1885. Université de Strasbourg.

faut notamment citer celles liées au confort moderne comme le chauffage. Même la presse française est obligée de saluer la qualité de la construction du Palais universitaire dont elle souligne en 1886 que « La ventilation [y] est assurée partout au moyen de moteurs à gaz qui renouvellent l'air à peu près trois fois dans une heure. Toutes les salles sont chauffées simultanément par l'eau et l'air chauds¹⁵ ». Un chauffage central à vapeur accompagné d'un dispositif de ventilation équipe aussi le palais de justice, qui est en outre doté de l'éclairage électrique dès son inauguration en 1898.

/ Styles et décor

Si ce n'est le grès rose de la direction générale des Douanes et de l'église Saint-Paul, dont le choix se justifie pour que l'édifice s'impose comme un pendant protestant à la cathédrale, et le grès légèrement jaune employé pour le Palais impérial, tous les bâtiments officiels affichent en façade des matériaux aux teintes très proches allant du gris clair au beige. L'usage de ces matériaux en façade, parfois combinés pour offrir des variations chromatiques subtiles, contribue à faire percevoir la cohérence d'ensemble de la place Impériale et à individualiser cet espace urbain par rapport au reste de la *Neustadt*. Contrairement aux rues où se dressent les immeubles à loyers, l'unité de la place Impériale s'impose par la monochromie de ses constructions, renforçant par là même leur caractère officiel.

À l'exception du Palais universitaire à l'esthétique néo-Renaissance, de l'église Saint-Paul réalisée dans un néogothique considéré comme convenant parfaitement aux programmes religieux et du siège de la poste centrale, qui revêt lui aussi – mais d'une manière plus étonnante – une esthétique néogothique personnellement approuvée par l'Empereur en 1895¹⁶, les bâtiments officiels élevés autour de la place Impériale se caractérisent par l'éclectisme de leurs façades. Ce style architectural qui s'impose en Occident dans la seconde moitié du XIX^e siècle ne véhicule aucun message particulier si ce n'est celui d'une production officielle, savante, riche et qui, sans remettre en cause la qualité des réalisations strasbourgeoises,



Vue intérieure de l'escalier d'apparat du Palais impérial.



Mess des officiers, désigné comme « *Offizier Speisexanstalt für Regiment zu 3* » : 3, rue du Général-Frère [Kuder & Muller, arch., 1898]

De l'ensemble du patrimoine militaire érigé entre 1871 et 1918, il reste désormais dans la *Neustadt* quelques éléments, pour certains partiellement transformés, comme le mess des officiers, le bureau des fortifications et la grande manutention aux céréales¹⁴⁹. Quelques casernes subsistent, comme la caserne Manteuffel et la caserne Illtor-Turenne, certaines partiellement conservées comme la caserne Sainte-Marguerite ou l'actuel « Quartier Sénar-mont » (Caserne von Werder).

Plus spectaculaires sont les vestiges du rempart de la fortification, conservés au « quartier des Remparts » situé à l'arrière de la gare et comprenant encore l'ensemble de ses éléments structurants (casernes, poudrières, ateliers d'artillerie et monte-charges, et notamment la dernière porte de ville conservée : la porte de Guerre (*Kriegsthor II*)).

Énorme et coûteux chantier de construction de 20 millions de marks, la dernière enceinte de Strasbourg n'aura finalement jamais servi en temps de guerre et son existence n'aura duré qu'à peine un demi-siècle. Dès 1922 celle-ci est déclassée et très largement dérasée. Les portes d'accès civiles sont alors définitivement démontées.

FF



La grande manutention aux céréales : ancien magasin de dépôts des subsistances alimentaires du XV^e corps de l'armée Impériale allemande, 1888-1892. Transformé, il accueille le Pôle européen de gestion et d'économie de l'Université de Strasbourg. (61, avenue de la Forêt-Noire).



Maison de gardien de la fortification, 56, rue du Conseil des Quinze



// LA KAISER-WILHELMS-UNIVERSITÄT

/ L'Université comme projet politique

Lorsque les autorités allemandes décident de la création d'une Université impériale à Strasbourg, la ville bénéficie depuis 450 ans de la présence d'institutions dispensant un enseignement supérieur. L'Université de Strasbourg, officiellement fondée en 1621, est elle-même l'héritière du *Gymnasium* créé au siècle précédent¹⁵⁰. Le succès et l'organisation de l'établissement, au sein d'une ville libre, dépendant du Saint Empire romain germanique, ne sont pas remis en cause lorsque Strasbourg est annexée à la France après 1681. Il demeure une institution municipale de confession luthérienne et de langue allemande, attirant les étudiants d'outre-Rhin¹⁵¹.

La période révolutionnaire constitue en revanche un premier point de rupture : après avoir été fermée en 1793, l'Université qui rouvre ses portes 25 ans plus tard est désormais placée sous la tutelle de l'État. Se distinguant des autres universités de province, elle est la seule à bénéficier d'un enseignement complet avec cinq ordres de facultés¹⁵². En dépit de moyens modestes, elle tient un rang honorable à l'échelle européenne : sous le Second Empire, la ville compte entre 320 et 540 étudiants pour 50 000 habitants¹⁵³.

Les conséquences induites par l'annexion et l'accès de la ville au rang de capitale du nouveau Land sont d'un ordre tout autre : suite au traité de Francfort, les facultés qui constituaient l'Université française de Strasbourg sont dissoutes de facto. Une bonne partie de leur héritage est recueillie par Nancy¹⁵⁴ où, du fait de sa proximité géographique, l'Université de Strasbourg se replie, laissant vacante une place que les autorités allemandes s'empressent d'occuper. Si la création d'une nouvelle université est évoquée dès avant la bataille de Sedan, il est un temps question d'une université « internationale », franco-allemande, avec un nombre de chaires doublées et partagées entre Français et Allemands. Dans l'esprit de certains membres du parlement, favorables à la conciliation, une telle institution aurait permis de satisfaire la volonté d'apaisement vis-à-vis des Alsaciens, auprès de qui elle aurait pu jouer un rôle de médiation. Mais l'idée a peu de poids en regard du désir d'afficher la grandeur de la science allemande. Le projet d'un établissement concurrent à Nancy rend par ailleurs urgente la prise de décision¹⁵⁵. Elle aboutit au choix d'une université nouvelle, à laquelle sont assignés des objectifs précis, que résumait les propos du D^r Dietzel, membre de la Chambre de Prusse : « Ce qu'il importe surtout à l'Allemagne c'est de faire savoir au monde que ses succès ne tiennent pas seulement à sa supériorité militaire, mais qu'elle les doit surtout au rang prééminent qu'elle occupe dans le domaine de la science. Il ne faut reculer devant aucune dépense pour faire pénétrer cette vérité dans le sentiment public, et l'exemple de l'Université de Bonn [fondée en 1818 après le rattachement trois ans plus tôt



/ Usage, réception et postérité de l'expérience strasbourgeoise

Si l'on se fonde sur les témoignages, visiteurs, scientifiques et étudiants semblent frappés par l'existence, tout à fait unique, de cette « double ville académique »²⁰⁹ et retiennent tout particulièrement la magnificence du site de la porte des Pêcheurs. D'autres sources décrivent l'admiration face à la qualité de l'équipement scientifique, de l'observatoire et de l'institut de botanique notamment²¹⁰. La physionomie du campus de la porte des Pêcheurs évolue par ailleurs très peu jusqu'à la Première Guerre mondiale : cela est-il pour autant le reflet de la pleine satisfaction des usagers ? Il est vrai que les moyens ne sont plus les mêmes que du temps de l'inauguration, mais, pour autant, ils permettent encore d'établir la station de sismologie au cœur des jardins en 1900. Cette décision provoque l'émoi de la communauté universitaire mais est imposée par Berlin qui continue de jouer un rôle fort dans le destin de l'institution alsacienne. Cette impression favorable peut encore être étayée par l'augmentation progressive du nombre des étudiants, dont l'effectif a doublé à la veille de la Grande Guerre, et par la faible mobilité des carrières des professeurs, que la stabilité politique et la douceur de vivre de cette région méridionale de l'Empire ont sans doute autant séduits que la qualité des conditions de travail. L'Université impériale, si elle est rattrapée après les années 1890 par d'autres institutions conçues ou réorganisées selon les mêmes préceptes, parvient néanmoins à maintenir des activités de recherche et d'enseignement de haut niveau.

Sur le plan architectural, l'expérience à l'échelle de l'Allemagne est perçue comme exemplaire : la rédaction de l'article « *Universitäten* » (« Universités ») dans le *Handbuch der Architektur*, manuel de référence des architectes allemands, est confiée à Hermann Eggert, qui l'illustre par la *Kaiser-Wilhelms-Universität*²¹¹. Ce jugement positif est partagé côté

Vue de la clinique chirurgicale, par H. Eggert.

Vue de l'amphithéâtre de la clinique médicale A [détruit].



français : citons l'*Encyclopédie de l'architecture*, publiée en 1893 : « [...] quelle que soit la pensée qui a dicté à l'Empire d'Allemagne la création de l'Université de Strasbourg, il faut reconnaître, dans cette Université, un type aussi complet que possible de toutes les données d'enseignement supérieur qui constituent le programme d'une université »²¹². Pour autant, la singularité des conditions d'implantation à Strasbourg vont limiter de fait ses possibilités de diffusion : le cas de Strasbourg restera unique en Allemagne comme en France.

Conçu depuis Berlin comme une vitrine de la puissance scientifique allemande et comme l'un des outils d'intégration économique et culturelle du territoire annexé piloté depuis la capitale dans une région-frontière, l'établissement de l'Université impériale de Strasbourg constitue à différents égards une expérience remarquable. Sur le plan institutionnel d'abord, il incarne une étape décisive de la modernisation des universités menée en Allemagne. Strasbourg, en tant que nouvelle capitale régionale, profite de cette opportunité unique pour expérimenter de profondes réformes des institutions comme du contenu des enseignements et des disciplines scientifiques²¹³.

Cette période est néanmoins marquée d'une certaine continuité, à l'image des deux dates symboliques arborées par la façade du Palais universitaire : celle de la création de l'Université impériale (1872) mais aussi celle de l'Académie (1567) dans les pas de laquelle la nouvelle institution souhaite s'inscrire. À leur retour, les universitaires français, dans un esprit de revanche et de compétition, seront amenés à reprendre une partie de l'héritage laissé par leurs prédécesseurs, construisant une culture universitaire originale et donnant à l'Université impériale puis française de Strasbourg le statut d'institution pilote vis-à-vis

de l'Allemagne puis de la France²¹⁴. Lieu de rencontre entre deux cultures universitaires, façonnées par le contexte tant allemand qu'alsacien, l'Université de Strasbourg, qui s'incarne durant cette période dans la *Kaiser-Wilhelms-Universität*, peut donc être considérée comme un creuset où les spécificités germaniques et françaises s'expriment, tout en se démarquant du moule national pour former des traits originaux propres à l'institution.

DI et OH



Vue de l'église Saint-Pierre-le-Jeune catholique.

Vue intérieure de la synagogue consistoriale, Strasbourg, Bibliothèque nationale et universitaire.



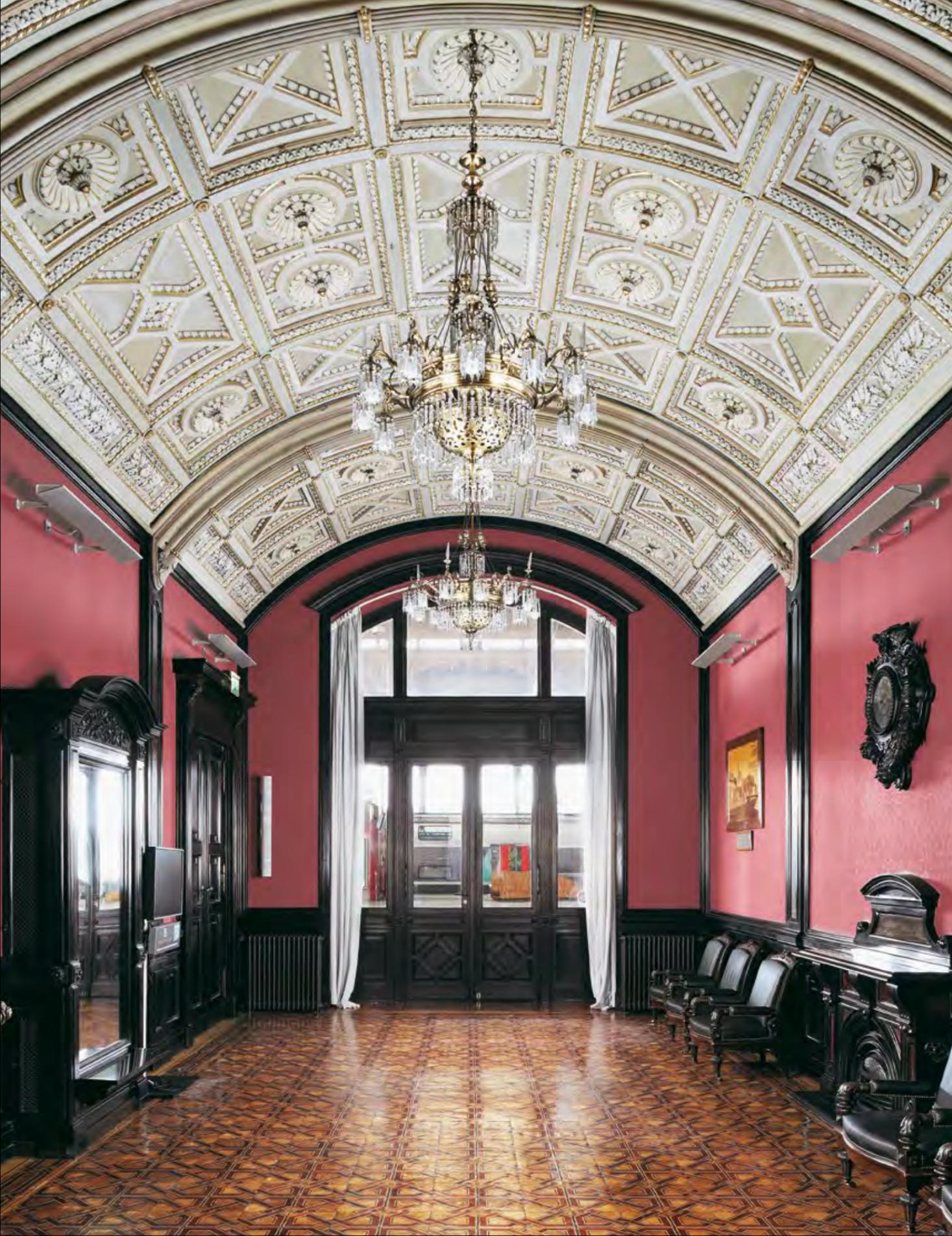
// LES LIEUX DE CULTES

La croissance démographique que connaît la ville rend nécessaire la construction de plusieurs nouveaux lieux de culte sur le territoire de la *Neustadt*²³⁰. Depuis 1682, le chœur de l'église médiévale Saint-Pierre-le-Jeune est dévolu au culte catholique, la nef étant attribuée aux protestants. On envisage la fin de ce partage déjà vers 1865, car l'édifice est devenu trop petit. Comme les protestants ne souhaitent pas le quitter, la municipalité décide de bâtir une nouvelle église catholique : l'église Saint-Pierre-le-Jeune catholique est finalement construite à l'arrière du Palais impérial entre 1888 et 1894 (August Hartel et Skjold Neckelmann, arch.).

Par ailleurs, les effectifs de la garnison installée à Strasbourg s'accroissent fortement après la guerre de 1870. À titre provisoire, l'église Saint-Thomas sert de lieu de culte aux militaires protestants à partir de 1872, tandis que les militaires catholiques utilisent temporairement la cathédrale et l'église Saint-Étienne. L'arrivée de nouvelles unités contraint à construire deux églises de garnison neuves, destinées à l'un et à l'autre des deux cultes. Bien que construite dans le cœur historique de la ville, la synagogue consistoriale doit également être mentionnée parmi les principaux édifices de culte élevés à Strasbourg à cette époque. Construite quai Kléber entre 1895 et 1898 d'après les plans de Ludwig Lévy, elle a été détruite en 1941 alors que la ville était occupée par le III^e Reich. Quelques années avant la construction de cette syna-

gogue monumentale, un autre édifice de culte juif de dimensions plus modestes avait été élevé dans le quartier de la gare : la synagogue de la rue Kageneck (Max Issleiber, arch., 1892) détruite en 1999.

L'emplacement des églises principales de la *Neustadt* est déterminé avec soin, de manière à animer le paysage urbain. Ceci est particulièrement vrai lorsque l'on considère le projet qu'August Orth a établi pour l'extension urbaine (cf. p. 35). Avec près d'une dizaine d'églises réparties sur l'ensemble du futur territoire urbain, le projet de Orth, grande composition urbaine de type Beaux-Arts que caractérise l'organisation de la voirie selon des figures rayonnantes et symétriques et la mise en valeur d'axes et de grandes perspectives, montre de manière éloquent comment un architecte de la fin du XIX^e siècle peut se servir d'un édifice de culte comme d'un événement urbain, objet architectural



Vue de l'ancien salon impérial du bâtiment des voyageurs.

// LA GARE CENTRALE ET LE RÉSEAU FERROVIAIRE

Avant l'annexion, la gare de Strasbourg fait partie du réseau exploité depuis 1854 par la Compagnie des chemins de fer de l'Est qui en fait un nœud tourné vers l'international et en premier lieu vers les territoires frontaliers (Suisse, Allemagne, Luxembourg, Belgique). En 1871, la Compagnie perd son réseau alsacien-mosellan qui compte alors 740 kilomètres de voies ferrées. Désormais intégré au réseau des chemins de fer d'Empire, alors le plus vaste d'Europe²¹⁹, celui-ci va partager son histoire durant près d'un demi-siècle. Dans le même temps, le statut de capitale régionale de Strasbourg influe fortement sur le développement des infrastructures ferroviaires à l'échelle de la ville et de son agglomération.

En vertu de l'application du traité de Francfort, le réseau alsacien-mosellan est placé non pas sous l'autorité du *Reichsland Elsass-Lothringen*, mais directement sous celle de l'Empereur représenté par le chancelier impérial. Il est géré dans un premier temps par des commissions militaires, ce qui permet de prendre la mesure de son importance stratégique. Puis, le 9 décembre 1871, la Direction générale impériale des Chemins de fer d'Alsace-Lorraine²²⁰ est créée à Strasbourg. Le 29 décembre, une réglementation unique d'exploitation ferroviaire pour les chemins de fer allemands entre en vigueur et, à ce titre, accélère le processus d'intégration du réseau annexé à l'Empire.

Le renforcement des liaisons ferroviaires avec l'Allemagne est la seconde tâche confiée au directeur général des Chemins de fer d'Alsace-Lorraine, Hermann Mebes, après la mise aux normes techniques allemandes des constructions et des infrastructures. Des trains express relient désormais Metz et Strasbourg à Berlin. Entre 1873 et 1917, de nouveaux itinéraires de fret sont aménagés pour le transport du charbon sarrois et du minerai de fer mosellan entre la Prusse rhénane, le Palatinat bavarois et les trois départements du *Reichsland Elsass-Lothringen*²²¹ générant un trafic de marchandises considérable dans les territoires annexés.

À l'échelle de Strasbourg, dont la gare datait de 1852, les changements sont d'importance. La gare centrale, dite du Marais-Vert, est une gare terminale de voyageurs et de marchandises. Elle est située dans le faubourg ouest de Saverne. Ses installations sont partiellement détruites durant le siège d'août-septembre 1870. Une gare annexe de marchandises est située près de la porte des Bouchers, au sud de la ville, une autre dans le faubourg de Koenigshoffen, ainsi que des ateliers de maintenance et de remisage ferroviaires dans le faubourg de Cronembourg. La gare centrale en cul-de-sac est une entrave à la circulation des trains express de voyageurs, et la gare de marchandises, qui devrait être agrandie de cinq fois pour répondre aux besoins du trafic, ne peut l'être, faute de terrains disponibles.

Dès 1872, les infrastructures ferroviaires strasbourgeoises apparaissent donc inadaptées face à l'ambition de faire de Strasbourg une capitale régionale, ce qui nécessite la construction d'une nouvelle grande gare centrale traversante, afin d'augmenter le volume du trafic



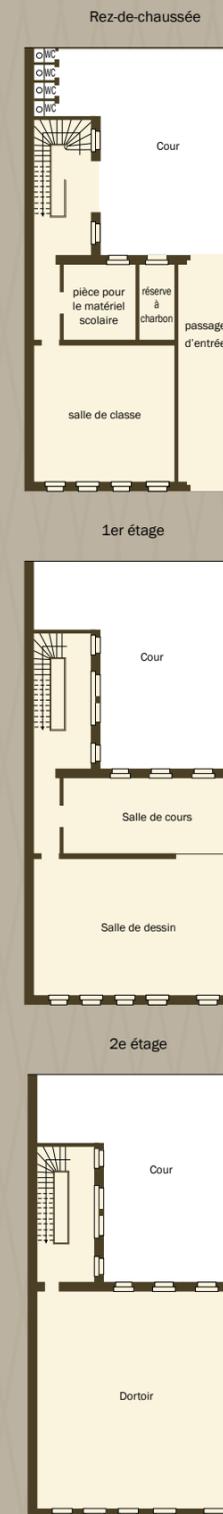
// L'ENSEIGNEMENT DE L'ARCHITECTURE À STRASBOURG

Avant l'époque du *Reichsland*, il n'existe pas d'enseignement de l'architecture ou des métiers du bâtiment à Strasbourg. Seule l'école gratuite de dessin fondée en 1803 permet d'acquérir des connaissances pratiques dans ce médium utile aux futurs maîtres d'œuvre et aux artisans²⁹³. Les architectes, maçons et charpentiers qui construisent la plupart des bâtiments, peu complexes, sont formés au sein d'ateliers locaux et lors de voyages de compagnonnage, où la transmission du savoir se fait encore fréquemment par l'oralité et l'observation du geste. De très rares praticiens ont suivi une formation approfondie aussi bien en France qu'en Allemagne, lors de séjours chez des maîtres réputés ou dans des académies et des écoles techniques.

L'édification de la Neustadt prend place en Europe dans une époque riche pour l'architecture, son enseignement et sa diffusion. Les grandes écoles alors existantes sont nées de la volonté du souverain, à l'instar de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris (1797), héritière de l'Académie royale d'architecture (1671-1793) ; ou de l'Académie royale des beaux-arts de Munich (1808). À leurs côtés naissent au courant du siècle, surtout dans des pays moins marqués par le centralisme, comme cela a été le cas des États germaniques, des écoles techniques.

L'un des objets majeurs de la refondation administrative entreprise dans le *Reichsland* dès le lendemain de l'annexion par les autorités impériales a été celui de l'enseignement public²⁹⁴. À ce titre, l'*Oberpräsident* E. von Möller décide la création d'une école professionnelle devant former des techniciens en aménagement des

Vue d'ensemble du bâtiment de l'ancienne *Kaiserliche Technische Schule*, 4, rue Schoch (J. K. Ott, arch., 1895) et de son extension, 7, boulevard Leblois (F. Beblo, arch., 1906).



Plan des trois niveaux de la première école technique, 2, rue de Sarrelouis.



10 m

terres agricoles et en drainage, tant les besoins, notamment dans le monde rural, sont jugés importants. C'est ainsi qu'ouvre à l'hiver 1874-1875 la *Technische Winterschule*²⁹⁵.

Après des débuts modestes, le niveau de l'école et celui du recrutement des élèves vont croissant. À partir de 1886-1887, on assiste à la mise en place d'un enseignement de l'architecture, du moins en vue de la construction de bâtiments simples, tant pour l'habitat que pour l'industrie, ce qui est officialisé en 1890 avec l'ouverture de la section des métiers du bâtiment (*Baugewerkschule*).

L'institution connaît en 1895 sa dernière et sa plus importante évolution avec son changement de statut, en devenant la *Kaiserliche Technische Schule*. (ill. 3.2. encart 1) À la veille de la Première Guerre mondiale, l'école a, du fait de sa spécificité professionnelle et de son enseignement pluridisciplinaire (construction de bâtiments ; génie civil ; travaux publics ; construction mécanique ; arpentage) un impact certain et durable sur la société. Fruit de la collaboration entre le *Reichsland* qui la finance et la Ville de Strasbourg qui l'héberge, elle illustre les visées d'une politique éducative évolutive dans le temps. Avec le retour de la région à la France, elle change de nom et devient l'école technique de Strasbourg, qui va progressivement s'insérer dans le système de l'enseignement national.

Créée pour répondre en premier lieu aux besoins des administrations, qui connaissent une forte évolution entre 1871 et 1918, comme l'illustrent les services municipaux d'architecture strasbourgeois²⁹⁶, elle adapte son enseignement, en intégrant de nouveaux domaines, y compris le champ patrimonial régional, afin de répondre au mieux aux besoins des institutions et du secteur privé du bâtiment, auxquels elle fournit un personnel qualifié qui sera actif jusque dans la première moitié du XX^e siècle²⁹⁷. Il est à noter que pour certains des élèves de la *Kaiserliche Technische Schule*, l'école a été une étape parmi d'autres dans leur formation professionnelle. L'évolution qualitative et la diversité de son corps enseignant²⁹⁸, tout comme celle de son administration, avec la création d'un comité de surveillance²⁹⁹ qui regroupe aussi bien des vieux-Allemands que des Alsaciens de souche, montrent les enjeux dont elle se fait l'écho.

L'école est tout d'abord hébergée dans les anciennes « grandes boucheries » (actuel Musée historique). Elle déménage ensuite dans un bâtiment construit pour son usage au 2, rue de Sarrelouis (A. Brion, arch., 1883). Le bâtiment fort modeste se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage accueillant les salles de cours et d'un second étage servant de dortoir. Les locaux devenus exigus, la Ville construit un nouveau bâtiment (ill. 3.2. encart 3) au 4, rue Schoch (J. K. Ott, arch., 1895) dont le coût est de 382 000 marks. Moins de 10 ans plus tard une aile en retour est accolée, au 7, boulevard Leblois (F. Beblo, arch., 1906)³⁰⁰ pour un montant de 331 851 marks. Par ailleurs, deux locaux servant pour des essais techniques et de laboratoire sont édifiés au 12-14, rue Edel (détruits).



Vue du vestibule de l'immeuble commandité par l'artisan en gypserie Jean Erath, 23, rue de Molsheim [Muller & Mossler arch., 1904].

aux artisans ou aux commanditaires qui peuvent puiser dans un catalogue très large de consoles, cariatides, médaillons, guirlandes et autres moulures fabriquées en usine et adaptées à toutes les exigences de l'historicisme ou du *Jugendstil*. Cette fabrication en série qui croit durant toute la période, permet de réduire sensiblement les coûts et les délais de pose. Ainsi, le nombre d'artisans spécialisés demeure stable entre 1890 et 1913, certains connaissant une croissance sensible de leur activité, n'hésitant pas, à l'instar des spécialistes de la céramique, à installer des salles d'exposition dédiées ou à se servir de leur vestibule d'accès pour offrir un éventail de leur production.

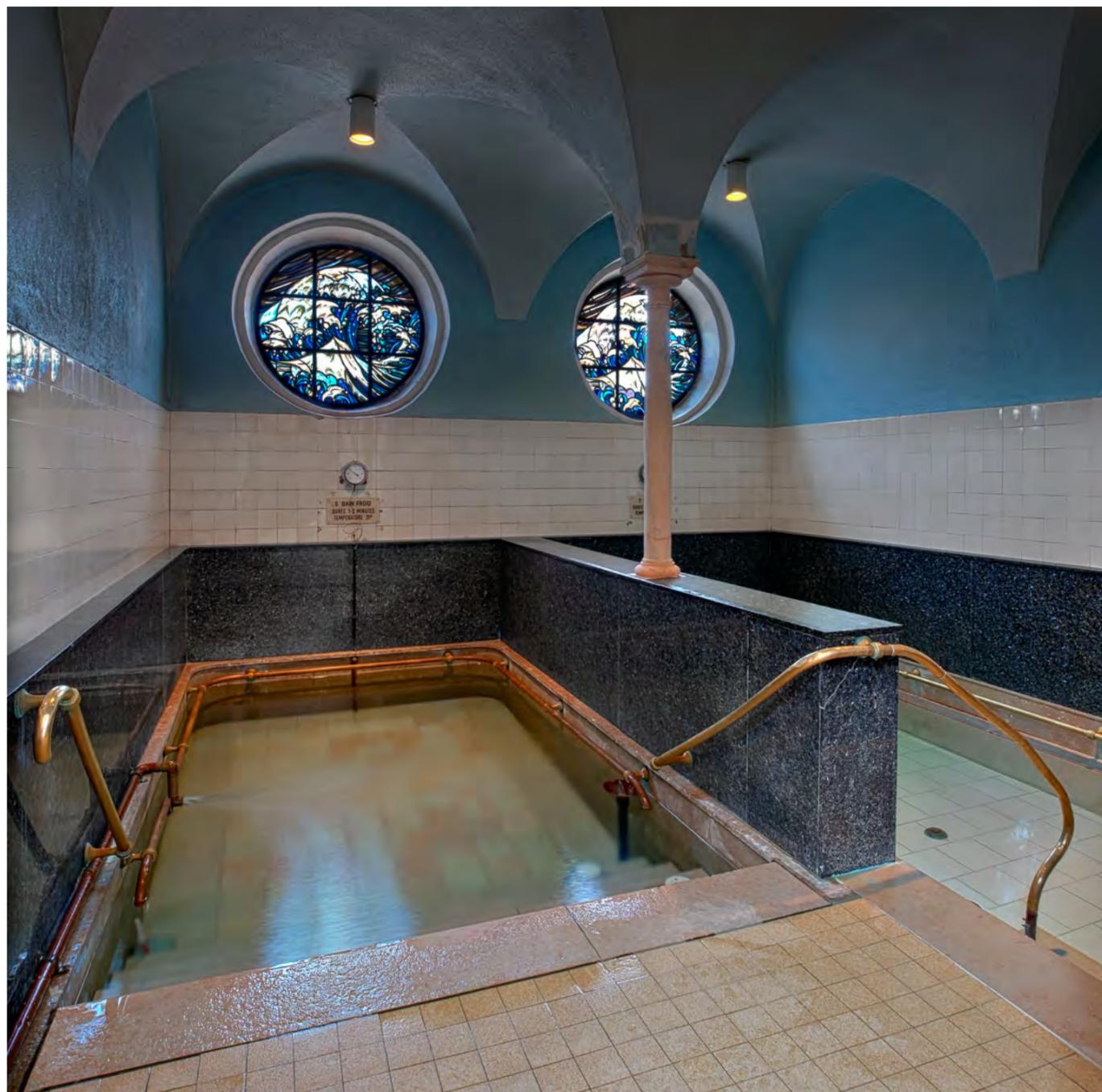
La ferronnerie présente dans la *Neustadt*, qu'il s'agisse de grille de porte ou d'imposte, en clôture, en rampe d'escalier ou en garde-corps, intègre nombre d'éléments industriels, mais semble encore largement dominée par l'artisanat. L'usage de la fonte, déjà très présent dans nombre de réalisations strasbourgeoises des années 1850-60, s'amplifie durant la période allemande. Il se cantonne cependant surtout à des éléments de clôture (poteau pilastres), de balustres d'escalier préfabriqués ou de garde-corps de fenêtre commandés sur catalogue. Le fer

Grille décorative (disparue) portant les blasons des principales villes du *Reichsland* réalisée par le ferronnier d'art Buob, vestibule de la bibliothèque (1902). Extrait de *Das Kunstgewerbe in Elsass Lothringen, 1901-1902*.



forgé continue de dominer le paysage aussi bien dans le registre des grilles d'entrée que dans celui des garde-corps de balcon. On y retrouve toute la palette décorative du temps, des motifs néo-gothiques aux torsions de la Renaissance allemande en passant par les ondulations néo-baroques jusqu'au *Jugendstil*. Serruriers et ferronniers d'art disposent cependant d'une liberté d'action assez limitée et doivent à quelques exceptions près, exécuter fidèlement les motifs dessinés par l'architecte ainsi que le rappelle le ferronnier d'art berlinois Julius Schramm dans ses mémoires parues en 1941³⁰⁷. Certains architectes accordent une plus grande place au travail de la ferronnerie que d'autres. C'est le cas de Gottlieb Braun qui parsème ses immeubles de spectaculaires ferronneries néo-Renaissance, mais aussi des architectes F. Kalweit, S. Landshut, Berninger & Krafft ou encore Lütke & Backes, qui animent leurs façades et leurs cages d'escalier de remarquables compositions *Jugendstil*. Dans nombre de cas il apparaît cependant que les garde-corps de balcon découlent d'une trame très simple, qui est plus ou moins richement décorée en fonction des goûts et des moyens du commanditaire par l'ajout de pièces rapportées en fer forgé ou en tôle emboutie, comme par exemple sur les immeubles de l'entrepreneur J. Schwab autour des rues de Reims et de Verdun. Là encore, les signatures restent assez rares et ne permettent pas de faire ressortir des noms d'ateliers significatifs en dehors des œuvres exceptionnelles. Ainsi l'atelier Buob, situé rue des Sœurs, travaille aussi bien pour des commanditaires publics que privés et signe ses réalisations les plus spectaculaires comme l'imposant portail du 9 quai Koch ou la très riche grille dessinée par l'architecte Joseph Müller qui orne le mur derrière la statue en pied de Guillaume I^{er} à la bibliothèque universitaire, tout en conservant le reste de son importante production dans l'anonymat. De même, un fabricant d'escalier comme B. Walchner à Schiltigheim peut livrer du travail sériel en intérieur et de remarquables grilles d'entrée d'après nature en façade (cf. 9 rue du Maréchal Joffre).

Le décor sculpté reste très largement artisanal. Ainsi le grès sculpté dans toute la variété de ses teintes domine largement les façades, ne laissant que peu de place à des matériaux de substitution tels que la pierre artificielle, le ciment moulé ou la céramique. Les motifs utilisés sont d'une grande variété et proviennent largement de catalogues ou de recueils d'ornements dans le cas des bâtiments de grande série, comme les fameuses *Zinskasernen* (*casernes à loyers*), mais peuvent aussi être dessinés par les architectes eux-mêmes, dans le cas de bâtiments plus qualitatifs. Ce travail de sculpture plus ou moins élaboré en fonction des bâtiments est essentiellement réalisé par des artisans locaux dont le nombre augmente de plus de 30 % entre 1890 et 1913. Parmi les principaux praticiens travaillant aussi bien pour des commanditaires publics et privés, civils que religieux, on peut citer Alfred Marzoff, le sculpteur strasbourgeois le plus réputé autour de 1900, Johann Riegger, spécialisé dans la sculpture de façades, et l'atelier d'art religieux et profane Mächling & C^{ie}. Lorsque les architectes ont recours aux services de ces ateliers – relativement onéreux –, il s'agit d'orner des consoles de balcons, pinacles, montants de portes et de fenêtres, de composer de modestes frises ou guirlandes.



Caisse locale générale
d'assurance maladie, vue du
hall des guichets.
(G. Oberthur, arch., 1912).
Extrait de G. Oberthur, *Travaux
d'architecture 1900-1934*, 1934.
Bibliothèque nationale et
universitaire de Strasbourg.

Bains municipaux, vue du
bassin d'eau froide des bains
romains. Le vitrail est une
reprise de l'estampe japonaise
d'Hokusai, *La Grande Vague*
(1830-1831).
(Fritz Beblo, arch., 1908).

que non signés, ils se rapprochent fortement des productions de l'atelier Bianzano, situé rue d'Obernai, qui décore d'innombrables cages d'escalier de la *Neustadt* dans ce style particulier. Le décor antiquisant à colonnade, émaillé de citations néo-baroques ou *Jugendstil* en stuc, tranche avec la modernité de la céramique anglaise. Très résistante, celle-ci est utilisée massivement pour les revêtements de sols et de murs. Par son programme complexe et sa sobriété décorative évoquant des formes régionales, le bâtiment des bains municipaux apparaît comme un véritable manifeste de l'architecture municipale, visant à offrir aux populations de la ville

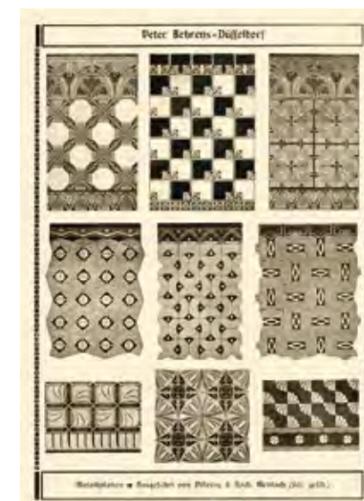
des équipements à la pointe des préoccupations hygiénistes du temps. Sur le plan de l'architecture et de son décor, les réalisations municipales du début du XX^e siècle évoluent vers une simplification croissante, une ornementation de plus en plus réduite visant à rendre tangible dans l'espace urbain les préoccupations hygiénistes et sociales de la municipalité. Cette tendance, qui annonce les réalisations de l'entre-deux-guerres, est très sensible dans l'extension de l'hôpital que réalisent les frères Bonatz entre 1905 et 1914 (cf. p. 203). Elle est également bien visible dans l'imposant édifice de la caisse d'assurance maladie, rue de Lausanne. Pour ce dernier bâtiment, construit en 1912, Gustave Oberthur adopte un dispositif extrêmement épuré dans l'aménagement intérieur, laissant une large part au métal, à la céramique et au verre, en un ensemble qui n'est pas sans évoquer les productions viennoises d'Otto Wagner, tout en émaillant sa façade, d'une grande sobriété, de références à l'architecture locale (cf. p. 200). Par l'utilisation du grès, ou d'éléments vernaculaires comme l'oriel ou la toiture à comble brisé, il livre une sorte de précipité stylisé de l'architecture strasbourgeoise des siècles passés. La statuaire, conçue par le sculpteur Alfred Marzloff, est traitée dans un style sobre empreint d'une certaine gravité en rupture avec les ornements allégoriques que l'on trouve sur la plupart des bâtiments publics construits moins d'une décennie plus tôt. Centrée sur le thème de la famille et du travail, elle exprime clairement les nouvelles préoccupations liées à la montée du socialisme municipal, préoccupations déjà fortement affirmées par le même Marzloff dans la statuaire du *Schwarzwaldbrücke* (actuel pont John-Fitzgerald-Kennedy) édifié par Beblo en 1906. Placées à proximité des culées, ces statues monumentales de pêcheurs, de pelleteur et de haleur évoquent les travailleurs de l'Ill avec un souci de réalisme social vraisemblablement inspiré des travaux du sculpteur belge Constantin Meunier. Placées dans un secteur recherché de la *Neustadt*, elles suscitent quelques réactions dans la bonne société strasbourgeoise du temps, mais demeurent comme un témoignage pétrifié des nouvelles préoccupations de la municipalité.



Vue du vestibule
d'entrée de l'immeuble,
22, rue du Général-de-Castelnau.

Verrière sur le thème de
l'automne, signée Auguste
Cammissar, éditée par la
galerie Bader-Nottin, 12 rue du
Maréchal-Foch, 1903.

Exemples de carreaux de sol
dessinés par l'architecte Peter
Behrens pour Villeroy & Boch
entre 1900 et 1903. Extrait de
*Die Kunst. Monatsheft für freie
und angewandte Kunst*, 1905.



Samuel Landshut qui le marie fort habilement à de la mosaïque polychrome aux ondulations Art nouveau répondant aux mouvements des stucs muraux et créant ainsi des vestibules absolument uniques comme aux 11 et 14 rue du Général-Gouraud.

Après 1900, les espaces d'entrée s'ornent quasi systématiquement d'un placage décoratif usiné. Ainsi, les murs des vestibules se couvrent progressivement de céramiques colorées, unies ou à motifs de frise d'une grande variété. Celles-ci proviennent en grande partie des manufactures allemandes situées dans un rayon de 200 kilomètres autour de Strasbourg. Ainsi, Villeroy & Boch propose des centaines de motifs de *Wandplatten* dont architectes, entrepreneurs et commanditaires s'emparent avec plus ou moins de créativité. Alors que de nombreux architectes et commanditaires décorent leurs vestibules de céramique, dans une disposition directement dictée par le fabricant⁵⁵¹, d'autres font preuve de davantage d'inventivité en choisissant des motifs en rapport avec leur style décoratif. C'est le cas d'Emil Werler qui orne ses vestibules de carreaux faisant écho aux motifs utilisés dans les stucs qu'il dessine, créant une sorte d'unité stylistique. D'autres architectes iront encore plus loin en développant une nouvelle typologie décorative dans leurs espaces d'entrée. Lütke et Backes épousent en 1900-1901 les grands principes décoratifs de l'Art nouveau en les mettant brillamment en scène dans l'immeuble qui abrite leur agence au 22 rue du Général-de-Castelnau. Les carreaux utilisés sont alors d'une grande modernité et rompent radicalement avec l'éclectisme pratiqué par ces architectes jusqu'alors. Le sol du vestibule d'entrée est recouvert de carreaux à motifs géométriques dessinés par Peter Behrens pour Villeroy & Boch en 1900⁵⁵², tandis que les murs sont ornés de lambris de mi-hauteur dans lesquels les architectes ont intégré de remarquables plaques de céramiques présentant un décor de clématites et provenant lui aussi de la firme de Mettlach. Ce dispositif mural spécifique se retrouve dans tous les immeubles *Jugendstil* qu'ils réalisent jusqu'en 1905, décliné en une multitude de coloris, dans des variations visibles aux 1-3 rue Sellenick, mais aussi aux 46 et 55 avenue des Vosges, comme au 12 rue du Maréchal-Foch ou encore au 23 rue Oberlin. Lütke et Backes se positionnent alors à l'avant-garde de la production décorative strasbourgeoise, expérimentant un travail sur les formes, les couleurs et les matériaux qui se poursuit dans leurs cages d'escaliers dont ils dessinent les garde-corps métalliques ainsi que la plupart des vitraux. Ils collaborent également avec d'autres artistes tels Charles Müller ou Auguste Cammissar, qui livre deux élégantes compositions verrières sur le thème des saisons destinées à la cage d'escalier du 12 rue du Maréchal-Foch et de la villa Stempel (1903). Traitées de manière typiquement *Jugendstil*, ces verrières avaient connu un certain succès à la *Deutsche Glasmalerei Ausstellung* de Karlsruhe en 1902, où la maison A. Schell d'Offenburg exposait des vitraux sur le même thème⁵⁵³. Les travaux que Camissar y expose (entre autres une verrière très semblable destinée à la maison du professeur Frentzen à Aix-la-Chapelle) sont primés⁵⁵⁴.